

# HISTOIRE

## L'HISTOIRE DE NOYON RACONTÉE PAR LE NOM DE SES RUES

### Rue Saint-Eloi (suite 1)

#### La citoyenne Gély et Danton

Avant de quitter la maison qui fut occupée par Thomas Gély et par sa femme Marie-Anne Blondelu pendant la grande Révolution, il faut souligner que le rapprochement de la « citoyenne Gély », déesse de la raison, avec Danton était donné sous réserve dans la précédente chronique. Tout le paragraphe est inspiré d'un article de « L'univers » de 1910 publié par un écrivain qui vécut 15 ans à Arcis-sur-Aube où il lui a été facile d'établir la vraie généalogie de Danton, reproduite dans une brochure de M. Arsène Thévenot et imprimée en 1904 chez Bonnot à Arcis. En ce qui concerne les parents des trois fils Dupin, il est certain que la confrontation des dates rend cette information tout à fait suspecte. Ces précisions apaiseront peut-être les aimables lecteurs qui se sont émus à juste titre ; mais il faut reconnaître que les recherches restent à faire à ce sujet dans le cadre de l'histoire de Noyon.

\* \*

Les Noyonnais devront bientôt modifier leurs habitudes, puisque les services de la Poste sont sur le point d'abandonner l'hôtel du N° 24 pour s'installer rue Paul-Bert dans un édifice construit exprès pour le fonctionnement parfait de cette administration essentielle à la vie de la cité et de sa région. Mais que va devenir l'ancien immeuble ?

#### Les maisons épargnées par les obus de 1918

Pour l'instant, continuons notre promenade dans la rue Saint-Eloi.

Au N° 26 s'élève un bel hôtel aux formes classiques à un étage, dont le rez-de-chaussée en pierre de taille est personnalisé par un portail monumental flanqué de pilastres. Le linteau est orné d'une fine guirlande de fleurs sculptées de chaque côté d'un motif composé de trois coquilles Saint-Jacques. A l'étage, la brique se mêle à la pierre. Là vécut des générations de personnalités importantes de l'ancien régime. Au 19<sup>e</sup> siècle, on y trouve la famille de Mory de Neufliex ; leurs alliés, les Kirchner de Planta, châtelains d'Estay, possédaient encore cette maison après 1918.

Ces deux maisons empreintes de souvenirs du passé se trouvent désormais tout étonnées d'être entourées par les immeubles de béton, bientôt heureusement recouvert de briques et de pierres, qui se construisent présentement sur l'emplacement des numéros 20 et 22 d'un côté, 28 et 30, de l'autre.

Au N° 28, succéda aux Waubert, aux de Haussy, aux Méniolle de Cizancourt, Louis Sézille de Biarre, officier en retraite, et sa femme Louise le Féron de Ville. En 1870, ils perdirent leur fils Octave, capitaine d'Etat-Major, blessé grièvement à Sedan et mort à Bazeilles.

De nos jours, ce qui restait de cette propriété fut exploité d'une part par un grainetier, Jean Demond, puis par son neveu Mancheron qui céda à M. et Mme Oppiliart-Vervel et d'autre part par un épicier M. Charlatte qui céda ensuite à M. Peel. Lors des travaux de terrassement qui précédèrent la reconstruction dont nous sommes les témoins, fut retrouvée la pierre de fondation que Charles Marcotte avait placée en 1638.

#### Le petit séminaire

Le N° 30 rappelle d'importants souvenirs. A cet emplacement, se succédèrent plusieurs édifices. Au moment de la reconstruction par étapes des bâtiments du Petit Séminaire, après 1870, la maison bourgeoise du 18<sup>e</sup> siècle céda la place à la nouvelle entrée sur la Rue Saint-Eloi de l'import-

tant établissement d'enseignement secondaire. Elle était constituée d'un édifice de pierre sans étage dont la façade était mise en valeur par un portail décoratif flanqué de deux pilastres d'ordre toscan et surmonté d'un fronton circulaire dans le tympan duquel étaient gravées les lettres D.O.M. (Deo Optimo Maximo) et au-dessous ; *Seminarium*. Le tout était surmonté d'une croix de pierre. L'intérieur était affecté aux bureaux et aux parloirs. Comme nous le savons déjà, c'est par cette porte qu'en 1907 furent expulsés supérieur, professeurs et élèves par une application aveugle des lois de laïcisation auxquelles reste attaché le nom de Paul-Bert en bonne position au centre de Noyon...

#### La Poste

Au grand dam des Noyonnais, trois ans plus tard, ce bâtiment fut rasé et une nouvelle construction destinée à la Poste le remplaça, mais avec une façade curieusement copiée sur la précédente quant aux dimensions et à l'ornementation : fronton circulaire dans le tympan duquel on avait écrit en grosses lettres « POSTE », et, dans la corniche de l'entablement, on pouvait lire « Télégraphe » d'un côté, « Téléphone » de l'autre. Les locaux devenus insuffisants furent abandonnés en 1955 et détruits à la fin de 1985, après études et délibération du Conseil municipal. - Les anciens se rappellent-ils que la poste dans la rue Saint-Eloi valut à celle-ci le nom de « Poststrasse » que lui donnèrent les Allemands pendant l'occupation de 1914 à 1917 ?

#### L'Hôpital de la Gésine

Numéros 32-32 bis -34 - 36... l'histoire de la rue Saint-Eloi emprunterait un volume important ! Mais il faut aller vite. Nous voici devant le N° 38 où fourmillent l'histoire et le dévouement.

L'Institution Notre-Dame actuelle a renoué par son nom avec un passé lointain : au 13<sup>e</sup> siècle, il y avait déjà depuis bien des années à cet emplacement un hôpital Notre-Dame où l'on soignait les femmes pauvres en couches -une maternité avant la lettre - Aussi l'appelaient-on surtout l'hôpital de la Gésine. Ce nom dérive du verbe défectif « gésir » qui signifie « être étendu ». Notons qu'à cette époque il y avait également dans la Cathédrale de Noyon une chapelle portant vocable de Notre-Dame de la Gésine, dont le bénéficiaire fut attribué à Jean Calvin encore enfant. L'hôpital fut anéanti par les troupes de Charles-Quint lors du sac de Noyon en 1552. Les chanoines qui en avaient la propriété et l'administration, ne pouvant assumer la dépense, décidèrent de ne pas le reconstruire.

Après plusieurs péripéties et changements de propriétaires, le terrain échut à Jean-François Dartois, conseiller au bailliage, époux d'Anne de Fourcroy. Leur fils, Charles François, fit édifier l'hôtel qui occupe encore de nos jours le fond de la cour de l'école. En 1932, la première pierre en a été retrouvée qui porte cette inscription :  
« Cette pierre a été posée par Maître Charles François Joseph Dartois consR du Roy et bailliage de Noyon et Dame Anne François de Lescot son épouse le 23 Avril 1738 ».

Plus tard, au 19<sup>e</sup> siècle, leurs descendants, les trois Dartois de Bournonville connurent la célébrité littéraire, s'adonnant à la composition de vaudevilles, genre en vogue à cette époque, et dirigèrent un théâtre de boulevard. Leurs parents, les Dartois de Bournonville, avaient quitté la rue Saint-Eloi pour s'installer dans les châteaux de Porquéricourt et de Beaurains.

Aussi, à partir de 1830, trouve-t-on dans cet hôtel le docteur Jean-Baptiste Edmond Colson que nous avions déjà rencontré dans la rue Driencourt. Sa deuxième épouse et lui-même y moururent, laissant dans cette maison leur fille Jeanne, épouse Lecoq, jusqu'en 1918, année de sa mort.

#### L'Institution Notre-Dame

Après la guerre, cette maison qui appartenait aux héritiers Colson, puis à l'Evêché de Beauvais, fut acquise le 1<sup>er</sup> Décembre 1920 par la « Société civile Immobilière de Noyon ». C'est depuis ce moment que le 38 de la rue Saint-Eloi devint un établissement d'enseignement libre et prit le nom de « Institution Notre-Dame de Noyon ».

Jusqu'à la guerre de 1939, chaque année, la distribution solennelle des prix sous la présidence de Monseigneur La-

gneaux, curé-archiprêtre de Noyon, était l'occasion d'une séance récréative donnée par les élèves devant toute la bonne société de la ville et des environs.

Pendant la guerre, l'Institution fut réquisitionnée par les troupes occupantes, puis par les troupes libératrices...

La paix revenue, la presse fut mise à contribution pour informer les familles. On y lisait que l'internat et l'externat de jeunes filles « *étaient dirigés par un personnel laïque, mais de sentiments religieux éprouvés qui croit pouvoir promettre aux familles chrétiennes de Noyon et de la région qu'elle donnera toute satisfaction au double point de vue de l'instruction et de l'éducation de leurs enfants...* ».

C'est pourquoi, le 30 Juin 1956, un bail de neuf ans fut signé avec la Congrégation des Soeurs de Namur, consacrée à l'enseignement à travers le monde, dont la fondatrice est originaire de Picardie, Sainte Julie Billiard, née à Cuvilly le 1<sup>er</sup> Juillet 1752.

D'autres changements sont intervenus : les religieuses ont cessé cette activité enseignante, mais l'Institution Notre-Dame continue à prospérer.

(À suivre)

Jean Goumard